

Campagne de 1799, en Suisse et en Allemagne : d'après l'archiduc Charles, les généraux Masséna, Jomini, etc. [suite]

Autor(en): **M.N.N.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **2 (1857)**

Heft 5

PDF erstellt am: **27.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-328327>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

pération de la Confédération ; — idem, des obusiers courts ; — accélération de la fabrication des fusées ; — prompte solution de la question des poudres ; — autres points relatifs à l'artillerie.

19^o Changement des caissons de sapeurs ; — revue des instruments pour la fortification ; — compléter le matériel des ponts ; — attelage du train des pontonniers de l'élite avec des chevaux du train.

20^o Nominations d'officiers permanents et d'un chef du personnel pour le service de l'état-major général en temps de paix.

Nous reviendrons sur chacune de ces propositions pour en examiner de plus près la portée et pour les discuter avec le sérieux qu'elles méritent. Mais d'ores et déjà nous déclarons que si nous saluons avec un vif plaisir les résolutions sous numéros 8, 13, 16, 17 et 20, nous voyons avec peine celles qui tendent à introduire de nouveau dans l'équipement des améliorations contestables, au détriment de l'uniformité que notre armée fédérale a enfin atteint après beaucoup d'efforts. Nous nous élèverons de toutes nos forces contre de tels changements et particulièrement contre ceux proposés aux numéros 6, 9 et 11.

CAMPAGNE DE 1799, EN SUISSE ET EN ALLEMAGNE,

D'APRÈS L'ARCHIDUC CHARLES, LES GÉNÉRAUX MASSÉNA, JOMINI, ETC.

(Suite.)

Avant de passer aux événements qui signalèrent la 2^e période de la campagne en Helvétie, citons les réflexions de Jomini sur ceux dont nous nous sommes occupés jusqu'ici :

“ De mémoire d'homme, dit-il, on n'avait vu un pareil enchaînement de combats.... Cent vallées parcourues en sens différents, venaient d'être le théâtre d'une multitude d'exploits *stériles* ; car la violation des principes dans la première direction des masses, rendit la mort de tant de braves aussi déplorable qu'infructueuse. La postérité recueillera avec avidité les détails de ces luttes presque qu'incroyables, au centre de la masse la plus aride des Alpes ; mais ce qui étonnera le plus, c'est qu'on ait trouvé moyen d'alimenter, en vivres et en munitions, des forces si considérables, campées durant plusieurs mois dans des contrées inhospitalières où le voyageur isolé semble à peine pouvoir trouver un gîte.

„ En voyant ces colonnes intrépides escalader les rochers effrayants du Crispalt, les glaces du Wormserjosh, les flancs escarpés du Kunkels, du St-Gothard, du Todi, enfin les revers abruptes de l'Engadine, chacun se croirait transporté aux siècles fabuleux et imaginerait voir des combats de géants. Tant de gloire acquise par les bataillons français s'est éclip­sée dans les plaines de Stokach et

„ de Magnano, où le choc des armées sur les points décisifs vint
„ trancher en un clin d'œil la question de possession de la chaîne
„ des Alpes, et détruire des préjugés consacrés par vingt siècles
„ d'erreurs. „

La première bataille de Zurich, dont nous venons de voir les conséquences, clôt pour ainsi dire la 1^{re} période de la campagne ouverte au commencement de mars et qui avait ainsi duré 3 grands mois. Nous allons maintenant passer à la 2^e période.

DEUXIÈME PÉRIODE DE LA CAMPAGNE.

DEPUIS LA PREMIÈRE BATAILLE DE ZURICH A L'ÉVACUATION DU TERRITOIRE
HELVÉTIQUE PAR LES AUTRICHIENS ET LES RUSSES.

Masséna commit-il une faute en quittant la position qu'il occupait au Zurichberg et sur la Glatt, pour venir prendre la position de l'Albis ?

Plusieurs des généraux de l'armée, surpris par le brusque abandon de Zurich, en prirent occasion pour blâmer la résolution du général en chef ; plus tard des historiens détracteurs se sont emparés de ces mêmes reproches, pour en accabler Masséna. Telle n'est point l'opinion de l'archiduc, ni de Jomini.

Si le camp retranché eût été complètement achevé, ainsi que les ouvrages qui devaient fermer l'espace entre le Zurichberg et la Limmat, Masséna eût pu abandonner le reste de la ligne, donc le Rhin et l'Aar, pour concentrer ses troupes dans le camp ; il eût alors pu disposer de la division Tharreau et d'une partie de celle d'Oudinot ; tandis que dans l'état d'imperfection où étaient ces ouvrages par suite du manque de fonds, dans l'incertitude où Masséna était sur le point que choisirait l'archiduc pour attaquer, il était forcé de disséminer ces divisions. Zurich n'était en réalité qu'une tête de pont, bonne pour favoriser une opération offensive, mais pas assez importante (dans l'état où se trouvaient les ouvrages) pour qu'on dût mettre en question la sûreté de l'armée en vue de conserver cette position. Ce que Masséna aurait pu faire, c'était de couper les ponts et de se défendre dans le petit Zurich ; il aurait ainsi couvert l'arsenal qui ne serait point tombé entre les mains de son adversaire. Masséna se défend de ce reproche en alléguant que cette détermination aurait entraîné la ruine de la ville, et qu'il avait trop d'obligations à ses habitants pour en venir à une pareille extrémité. D'ailleurs la destruction des ponts n'aurait pas arrêté l'ennemi bien longtemps.

Ainsi donc, dans l'état actuel des affaires, Masséna ne pouvait pas, sans imprudence, rester dans la position du Zurichberg ; il aurait suffi que les Autrichiens forçassent le camp sur un point quelconque pour

arriver sur les ponts de Zurich en même temps que les Français et pour leur couper ainsi la retraite.

D'ailleurs Masséna attendait des renforts ; il faisait donc bien de ne rien entreprendre de sérieux avant qu'ils fussent arrivés , et d'abandonner une ligne où le moindre échec pouvait compromettre le salut de son armée. La suite des événements prouve d'ailleurs la sagesse de sa détermination.

Dans la position où il était après la première bataille de Zurich, l'archiduc ne pouvait entreprendre une opération solide sans risquer de découvrir sa base et de compromettre ses communications avec elle ; il semblerait donc qu'il n'avait rien de mieux à faire qu'à prendre une attitude défensive aussi imposante que possible. Mais le désir de profiter des avantages et de la supériorité acquise sur le champ de bataille, l'engagea à continuer l'offensive.

Il avait plusieurs partis à prendre :

1^o *Passer l'Aar à son aile droite et remonter le cours de la rivière*, ce qui le conduirait dans le flanc et sur les derrières de Masséna.

Cette opération eût été la plus décisive, attendu qu'elle portait sur la communication principale de l'ennemi avec l'Alsace, et que celui-ci ne pouvait la prévenir, ayant derrière lui les défilés de la Reuss et de l'Aar qui entraveraient ses mouvements. Mais l'archiduc aurait eu besoin d'un nombre de troupes très supérieur, puisque, dans cette supposition, il fallait tenir Zurich pour couvrir sa marche vers l'Aar, et, après avoir passé cette rivière, masquer Bâle qui restait alors sur son flanc droit. D'ailleurs une division française gardait le Rhin depuis le confluent de l'Aar à Bâle, une autre occupait un camp retranché sous cette ville. Toutes ces circonstances méritaient sérieuse réflexion.

2^o *Passer la Limmat dans les environs de Baden* ; cette opération n'amenait pas un succès bien éclatant ; d'ailleurs les bords de la rivière présentaient, dans ces localités, des obstacles difficiles à vaincre.

3^o *Partir de Zurich pour opérer directement contre l'Albis et l'Uctti*. Cette opération devait échouer contre les pentes presque inaccessibles de l'Albis, surtout depuis que les Français étaient sur leurs gardes, l'attaque du 8 juin leur ayant profité sous ce rapport.

4^o *Enfin, manœuvrer par la rive gauche du lac de Zurich*, en faisant avancer simultanément toutes les troupes répandues dans les hautes montagnes, pour induire l'ennemi à dégarnir sa position centrale, ce qui aurait donné la possibilité de la forcer. Mais, depuis le St-Gothard aux bords de la Sihl, le terrain ne permet d'employer que de petits corps détachés qui, après avoir franchi ou emporté les pas

des montagnes, deviennent impuissants en sortant des gorges. Les troupes qui se seraient avancées vers la Sihl auraient dû s'approcher de la position principale de l'ennemi et auraient ainsi couru la chance d'être renversées et détruites avant que l'armée autrichienne en fût informée de l'autre côté du lac et qu'elle pût venir à leur secours ; et si même les Français eussent momentanément détaché de leur position, pour tomber sur ces troupes, le centre des Autrichiens, placé à Zurich, n'aurait pas été informé de cette circonstance assez tôt pour en profiter.

Toutes ces considérations bien pesées par l'archiduc ne l'arrêtèrent point. Bien décidé à s'arrêter au dernier parti, il envoya, comme nous l'avons déjà dit, Jellachich avec 12,000 hommes dans les petits Cantons ; il s'adressa en même temps à Haddik et à Suwarow pour les engager à faire coopérer à son projet les troupes que Bellegarde devait avoir laissées sur le St-Gothard. Mais dans l'intervalle, comme nous l'avons vu aussi, Suwarow avait rappelé ces troupes en Italie et il ne restait plus aux abords du St-Gothard que la brigade Strauch. Ceci renversait les projets de l'archiduc qui dut renoncer à l'offensive pour le moment ; il se contenta d'envoyer à Jellachich, éloigné de tout secours, un renfort de 3 bataillons en lui enjoignant de s'arrêter dans la ligne depuis l'Aetzel par Schwytz-Altorf jusqu'au Grimsel, pour occuper les petits Cantons.

Rien d'important ne fut entrepris jusqu'au milieu d'août ; nous verrons bientôt les causes de cette inaction prolongée des deux généraux en chef. — Il y eut seulement deux combats partiels qui n'amènèrent aucun résultat important, mais qu'il est cependant bon de mentionner, ne fût-ce que pour suivre l'enchaînement des faits et des événements.

Les forces autrichiennes, depuis Richterschwyl à Brunnen, consistaient en 11 bataillons et 2 escadrons, dont 1 1/2 bataillon occupait Schwytz avec 4 canons. — Lecourbe attaqua toute cette ligne, essentiellement dans le but de maintenir ses troupes en haleine.

Le 3 juillet, une colonne partit de Munzingen et passa le Rossberg ;

Une 2^e colonne se porta d'Unter-Egeri sur Sattel par le Jostberg ;

Une 3^e de Steinerberg sur Stein ;

Une 4^e d'Arth et de Goldau par Lauerz sur Séeven ;

Enfin une 5^e de Gersau sur Brunnen, protégée par une flottille.

Les premiers postes autrichiens cédèrent, mais les réserves, rassemblées par le major Etwös, repoussèrent les Français qui débouchaient en désordre de Séewen ; la colonne française qui, après avoir pris Brunnen, cherchait à pénétrer sur Schwytz, fut également repoussée. Les Autrichiens avaient perdu 2 canons de montagne à Brun-

nen. Le même jour, 3 juillet, on rentra dans ses positions des deux côtés, sauf que les Français tinrent à Brunnen jusqu'au lendemain matin ; ils évacuèrent cette position le 4, après avoir ruiné les ouvrages des Autrichiens et brûlé les bateaux en construction. La flottille se retira sur la rive gauche du lac, à Bauen.

Le général Bey tenait, avec 7 faibles bataillons et 1 escadron la vallée de la Reuss, depuis Altorf au pont du Diable, et entretenait ses communications avec Schwytz par des *bateaux-patrouilles* sur le lac. Les Français avaient 1 bataillon dans le Hasli, 4 près de Stanz, leur avant-garde occupant la ligne d'Engelberg, Ober-Reikenbach jusqu'à Bekenried et ayant des postes sur la rive occidentale du lac, entre Séelisberg et Séedorf. Leur flottille inquiétait continuellement le poste de Fluelen ; la communication avec Schwytz était trop compromise pour que Bey ne cherchât pas à chasser les Français.

Le 29 juillet, Bey passa la Reuss à Attinghausen avec 4 à 5000 hommes, débarqua les Français de Séedorf, gagna le val d'Issi et entra sans peine à Bauen. Les Français se retirèrent sur Séelisberg ; Bey voulut encore s'emparer de ce dernier point, qui lui eût procuré une communication plus courte avec Brunnen ; mais il avait dû laisser plusieurs détachements pour garder les sentiers qui, des vallées de Rikenbach, Emmat et Bekenried, conduisaient sur son flanc et sur ses derrières, ensorte qu'il ne lui restait plus que 2 compagnies pour attaquer Séelisberg. Cependant il s'en rendit maître et continua sa poursuite. Mais Loison, cantonné derrière l'Aa, ayant promptement réuni sa brigade, tomba sur Bey en avant de Séelisberg et en même temps par les vallées qui partent d'Emmatten et d'Ober-Rikenbach. Les Autrichiens, rompus, se retirèrent dans le plus grand désordre, laissant 5 à 600 prisonniers, au nombre desquels était le général lui-même.

La plus grande partie de l'été s'écoula de même sur le Rhin sans aucun événement important. Les Autrichiens occupant la Forêt-Noire couvraient le flanc droit de leur armée et les convois qui s'y rendaient. Les Français conservèrent plusieurs postes sur la rive droite afin de protéger la construction et la réparation de leurs têtes de ponts et pour détourner l'attention de l'ennemi. Ils relevèrent les remparts de Vieux-Brissach et le fort de Kehl.

Les deux partis se harcelaient tous les jours par de petits combats, sur toute la ligne jusqu'aux frontières de la Suisse ; le résultat de ces combats se réduisait à la conservation, de part et d'autre, des postes de chaque parti.

(A suivre.)